Revue de presse

compagnie 1057 Roses

c/o Les Petits Papiers
B.P. 58
2 rue Raoul Mourier
30110 La Grand'Combe

Tél. fr. +33 (0)6 10 02 20 40
contact@1057roses.com

www.1057roses.com

Diffusion & production : Paul-Marie Plaideau
Tél : 06 10 02 20 40 / Mail : production@1057roses.com

APE 9001Z
SIRET 484 129 259 000 20
Licence entrepreneur du spectacle : 2-1018039

La distance qui nous sépare du prochain poème

Création 2012

Tout le long de son existence, on le sait, l'homme se déplace de poème en poème. À peine en a-t-il quitté un qu'il cherche à rejoindre le prochain car l'état transitoire n'est acceptable que dans cette recherche. Mais parce que la planète tourne rien n'est acquis définitivement et cet état n'a pas la particularité de durer. Comme il nous a absorbés, le poème nous régurgite, nous écarte de sa protection pour nous convier à avancer jusqu'au prochain.

Il y a donc un chemin à faire, comme un collier se construit en accumulant des perles. Au bout du compte, c'est peut-être l'enroulement du chemin sous les semelles qui crée le poème. Va savoir. C'est un endroit qui existe parce qu'on a avancé, une sorte de matière aussi géniale que l'alcool ou le miel, parce que sans s'en rendre compte on a fini par marcher sur la bouche, au plus près des frottements.

Nous n'avons pas à faire à un texte dramatique mais plus sûrement à une matière textuelle dont la dramaturgie se situe dans le voyage. Comme le cerf-volant nécessite d'être amarré pour voler, nous avons voulu reproduire, cette relation entre le réel et l'imaginaire, cette tension. Amener la métaphore au niveau du sol pour la rendre concrète et tracer alors dans l'espace la distance qui nous sépare du prochain poème, par touches successives, comme on met un pied devant l'autre.

Texte : Jean Cagnard • Texte édité aux éditions Espace 34 • Conception-mise en scène : Catherine Vasseur et Jean Cagnard • Avec : Jean Cagnard, Julie Läderach (violoncelliste), Catherine Vasseur • Collaboration artistique et scénographique : Cécile Marc • Lumières : Nanouk Marty • Univers sonore : Loïc Lachaize • Régie son : Alexis Pawlak ou Loïc Lachaize • Crédit photos : Cécile Marc

- Soutiens : Ministère de la culture - DRAC Languedoc-Roussillon,Région Languedoc-Roussillon, Conseil Général du Gard, Communauté de communes du pays Grand'Combien, SPEDIDAM

- Aides à résidence : Le Périscope - Nîmes, La Baignoire - Montpellier

- Accueils en répétition : Théâtre de Clermont L'Hérault - scène conventionnée pour les écritures poétiques et scéniques, Commune de Lattes - Théâtre Jacques Cœur, Association Pneu Pno - Bordeaux

- Diffusion & production : Paul-Marie Plaideau

- Remerciements chaleureux à Christine, Jacques, Jean-François, Joël, Léo, Nino, Madeleine, Pierrette, Sébastien et Sylvain.

L'échappée belle.

Clermont-L'Hérault se trouve à 40 km de Montpellier. Aux portes du Lac du Salagou et de Lodève, cette petite ville possède **un vrai théâtre** avec des strapontins rembourrés et confortables ainsi qu'un lieu d'accueil pour le forum avec les spectateurs. Devant, de grandes allées piétonnes offrent un parvis très agréable qui suscite la convivialité. L'équipe y est particulièrement chaleureuse. C'est pour moi une belle découverte. Le ciel noir de nuages, et les rafales de vent m'accueillent. Mais je suis déterminée: je veux aller à la rencontre de **Catherine Vasseur** et de **Jean Cagnard.** Leur façon passionnée d'évoquer leur travail artistique m'avait à une époque vraiment alléché. Je ne vais pas être déçue...

La salle est composée de spectateurs de la région, de quelques professionnels et d'enfants d'une dizaine d'années. Quand l'enfant et la jeunesse sont là, je suis d'autant plus attentive, car je m'amuse de leur réception. Ils ont le goût du vivant. Le plateau est comme un vaste garage rempli, dans un bazar organisé. Comme dans une vie...Jean Cagnard, l'auteur, s'affaire bruyamment sur un établi, nous tournant le dos. Il met en jeu son travail. Il sera comme un *Géo Trouvetou*, bricoleur de génie. Les mots sont en mouvement dans la langue ainsi que dans les objets. De petites pancartes portent des mots clefs pour nous faire suivre différents chapitres. Elle défilent le long de fils, reliés à des rouages qui structurent notre pensée à partir de celle de Jean. Il est l'artisan de son esprit, en lien avec nous. Il cherche sans cesse à nous stimuler ludiquement et intellectuellement, à travers des rythmes et des mécanismes dynamiques.
Catherine est comédienne, entre ce manipulateur de la langue et la musicienne, Julie. Catherine pose sa voix, intègre les jeux de lumière, chorégraphie sa posture, seule ou en lien avec ses compères, car complicité et harmonie il y a. J'observe un spectacle savamment orchestré, entre supports d'images, de sons, d'objets, de pas de danse et de musique. Les matériaux bruts s'élèvent vers une perspective, une vision. Le temps passe à travers l'eau qui s'écoule par les petits trous d'un tuyau d'arrosage. Ce fluide transparent, si difficile à maîtriser, nous nourrit, nous hydrate...Voilà un théâtre qui nous alimente. Il nous fait entrer dans des mondes surréalistes qui nous embarquent. Il est rare d'assister à un plateau artistique aussi complet.

Je retrouve **Agnès Varda** et sa plage dans "*Les plages d'Agnès*" et son humour un peu loufoque, mais si poétique. Je repense à **Maguelone Vidal**, musicienne comme Julie, passionnée, élève de conservatoire, mais qui conçoit son art comme un perpétuel renouvellement, dans des improvisations qui rebondissent contre les mots. Ce soir, les corps de l'instrument et de Julie s'accouplent en ballet, et la voix les porte haut. Tout est exprimé comme pour donner un jus savoureux à nos oreilles, réveillées, et apaisées, dans cette invitation au voyage de la poésie. Les objets sont centraux et l'instrument est aussi prégnant que les artistes autour. Il capte la lumière, devient polyphonique. Les pas de danse lents me renvoient à la douceur de ceux vus cet été à Avignon dans «*La Mouette*» d'**Arthur Nauzyciel.** Le théâtre me touche dès qu'il y a un corps qui s'engage, en finesse et en recherche de sens.
"*La distance qui nous sépare du prochain poème*" est une pièce qui renouvelle le théâtre en se donnant le luxe du temps de la réflexion, de la création...Et si on se distanciait aussi sur notre propre parcours et celui qu'il reste à bâtir comme semble le suggérer la superbe dernière scène où sont posés différents mannequins métalliques, couverts de rétroviseurs? Nous voici face à notre vie passée, et au loin, dans un désir de regarder devant, la route qui s'ouvre vers un collectif poétique en marche.
Sylvie Lefrere – ***Le Tadorne.***
"La distance qui nous sépare du prochain poème" de Jean Cagnard. (Texte paru aux éditions Espace 34) Compagnie 1057 roses. Au théâtre de Clermont-l'Hérault le 18.10.12 puis le 8 et 9 novembre au Périscope à Nîmes, le 28 novembre 2012 au théâtre de la Mauvaise Tête à Marvejols et le 14 décembre 2012 à la maison théâtre d'Amiens.

Collection Théâtre contemporain

La distance qui nous sépare du prochain poème

de

JEAN CAGNARD

ISBN : 978-2-84705-080-6, 88 p., 13,50 €
Ouvrage publié avec le soutien de la Région Languedoc-Roussillon et de la SACD

A présent tu as traversé
Et la lumière est prodigieuse
Au fond de toi

Mais lorsque tu te retournes
Sur ton audace
Le fleuve a disparu

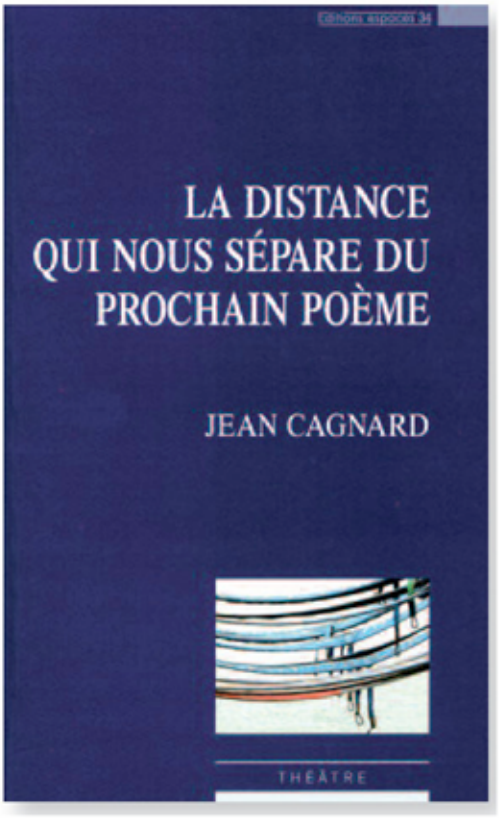
N'aurais-tu franchi
Que tes craintes ou tes songes ?

Tu trembles tu trembles
Parce qu'une grande quantité d'eau
S'est comportée comme une petite

EXTRAIT, p. 45

La distance qui nous sépare du prochain poème
de Jean Cagnard

L'auteur invite le lecteur à un voyage initiatique, égrenant au fil des pages des poèmes comme des images semées pour trouver le chemin vers soi-même. Exaltant la nature – réelle ou symbolique, sensuelle et fantasmatique –, il oscille entre crudité et beauté, incitant à la méditation. La connaissance passe par la conscience en mouvement, sorte de traversée du miroir, de marche vers l'altérité. Ici, les mots prennent corps et le corps devient paysage. L'animal n'est jamais loin de l'homme quand le poème est à apprivoiser. Avec une écriture singulière,à la fois ancrée dans une contemporanéité et puissante dans sa liberté, Jean Cagnard interroge la fonction même du poème – et du théâtre –, sans doute un passage menant l'homme à lui-même.



Étincelant
Le son des pages
Est une église

La voix
La gorge
Le larynx
Des pages

Il faut un échassier
À double plumage
Pour convaincre la lumière
De repaver la chaussée

Tandis que tu marches
Tu comprends quelque chose

Ce n'est pas le pont qui te transporte
C'est le portrait de l'eau peint sur ta route

Et ta capacité à devenir toi-même
Long et simple. »

Éditions Espaces 34, 88 pages, 13,50 B

> Extrait :
« Le son des pages
Est tonitruant

Midi Libre, le 10 novembre 2012

Ce long chemin jusqu'au prochain poème

Vu La compagnie 1 057 roses jouait sa dernière création, hier, au Périscope.

Jean Cagnard a la plume facétieuse, le verbe concret et aérien, celle d'un poète bâtisseur qui aide le spectateur à vérifier ses fondations existentielles pour mieux toucher les cieux. D'ailleurs, lors de son dernier spectacle, dévoilé hier et avant-hier, au Périscope, l'artisan du mot construit carrément un pont avec des briques sur le plateau, quand il ne fabrique pas un système de rétention d'eau (tombée d'un aquarium juché sur une échelle, puis coulant d'une chaise fontaine) avec du sable. Le théâtre de la compagnie 1 057 roses, né exclusivement des textes de Jean Cagnard, mélange toujours poésie et objets, en un *ready-made* éphémère. Cette fois, pour *La distance qui nous sépare du prochain poème*, l'auteur est entouré de sa complice habituelle, la comédienne Catherine Vasseur et d'une nouvelle bienvenue, la violoncelliste Julie Laderach, à la présence et au jeu impressionnants, tout à fait assortis à ses deux acolytes. L'osmose a lieu et ces trois-là guident l'esprit qui s'abandonne à les suivre, le long d'un drôle et beau cheminement jusqu'au poème suivant: *« Et voler devient de la lumière et voir de la boue solaire. »*

M. PL.

■ **Sur le plateau, l'univers de poésie et d'objets de 1 057 roses.**

De mes yeux la prunelle

Création 2008

Tous, nous avons quelque chose en commun, c'est d'avoir habité dans une femme pendant neuf mois. Et c'est aussi puissant qu'une bombe. Ce sont les femmes qui font les enfants, tandis que les hommes, de simples détonateurs, doivent se contenter de gouverner. Le poids des magies n'est pas discutable. Ici, peut-être que nous sommes à un point de bascule. Après la belle partition amoureuse qui précède généralement la conception d'un enfant, les choses entre Elle et Lui se défont vite.

La grossesse de la femme devient interminable, surréaliste, soixante-trois mois ! Il faut dire que dans ce voyage qui s'étend, le ventre et son passager, sont devenus d'une rare clairvoyance face à l'obésité du monde et il y a de quoi se retenir, serrer les cuisses et le coeur. Et la femme ne se décide pas, se rétracte, incapable d'en finir…
Alors, quelle solution ?...

Heureusement comme toujours la réponse est là, tout près, à la hauteur de la tragédie, immense et simple…

- Texte, mise en scène, scénographie : Jean Cagnard
- Jeu : Catherine Vasseur
- Lumière : Nanouk Marty
- Costumes : Ghislain Wilczenty
- Décor : Christian Geschvindermann
- Photographe : Ernesto Timor

- Co-production : Cie 1057 Roses, Le Périscope - Nîmes, Adda - Scènes Croisées de Lozère

- Partenariats : Théâtre de Bligny (91), Lycée agricole Marie Durand, Rodilhan (30), Théâtre de L'L (Bruxelles)

- Diffusion / production : Paul-Marie Plaideau

La Gazette de Nîmes, du 11 au 17 décembre 2008

La Gazette y était

Belle à exploser les anges !

✶ C'est une œuvre magnifique que nous donne à entendre Catherine Vasseur, et c'est une actrice magnifique que nous donne à voir Jean Cagnard, dans *De mes yeux la prunelle*, ce jeudi 4 décembre, au Périscope. En un *"long monologue pour une femme"* d'une heure et demie, la comédienne, *"belle à exploser les anges"* donne vie aux mots de Jean Cagnard, à sa poésie, à ses images. Un texte surprenant et absurde, puisqu'il raconte une grossesse de plus de cinq ans. La faute à trop d'amour, sans doute. Celui que la femme éprouve envers son compagnon, tout d'abord : *"Je vis avec La Personne. Je l'aime"* sont ses premiers mots, alors qu'elle épluche des légumes. Et celui qu'elle porte à son enfant à naître, tellement puissant qu'elle ne peut le laisser quitter son ventre, pendant ces soixantre-trois mois. Car dehors, tout n'est que violence, injustice, cruauté. D'ailleurs, son ventre qui, lui, parcourt le monde, et *"rayonne de liberté sauvage"*, lui en donne des nouvelles, de ce monde hostile. Et plus le temps s'écoule, et plus la Femme s'accroche à son petit pensionnaire, jusqu'à l'épuisement qui l'a fait capituler. Ou naître, et mourir. Mais pas l'enfant. *"L'enfant ne mourra jamais. Je le lui interdirai..."* Et on la croit !

CLAIRISABELLE VAUCONSANT

Midi Libre, le 5 décembre 2008

Vu **Le monde est trop dur pour le mettre au... monde**

Dans sa cuisine, elle épluche des légumes en encensant *« la personne »*, son homme qu'elle attend : *« La personne m'aime mais elle est économe à me le montrer »*, et la voilà qui encense l'économe qu'elle a à la main. En quelques minutes, la langue pétrie d'absurde et de surprises de Jean Cagnard monte comme un soufflet. Et on sait qu'il ne risque pas de tomber, servi avec générosité par sa complice et compagne, la fabuleuse comédienne Catherine Vasseur. La compagnie gardoise 1057 Roses est un grand chef derrière ses fourneaux quand il s'agit de remuer les consciences, de faire rire de l'énormité du monde actuel. Guerres, précarité, enfants martyrs, pouvoir de l'argent, les mots sont crus pour faire passer la sauce amère de nos temps modernes. Cette fois, avec *De mes yeux la prunelle*, une femme enceinte monologue, pendant les 63 mois de sa grossesse ! *«Partout où j'irai, mon ventre arrivera en premier. Il connaîtra les nouvelles du monde avant moi comme les grands reçoivent la pluie avant les petits. »* Son ventre se détache pour découvrir le monde, prend une trop grande liberté, et rentre au bercail, entre deux gendarmes. Et entre-temps, les aberrations de la vie réelle descendent des cintres du théâtre dans des cages à la Magritte, remplies d'objets qui sont autant de symboles. Au centre de cette scénographie surréaliste, joliment éclairée par Nanouk Marty, Catherine Vasseur est une magnifique figure de femme ne parvenant pas à mettre son enfant au monde cruel. *« L'enfant ne mourra jamais. Je lui interdirais. Il deviendra vieux »*, proclame-t-elle, avec un visage de tragédienne, barbouillé de farine, avant de voir son univers se rapetisser, comme un bébé de plus en plus à l'étroit, avant sa naissance. Alors naîtra, naîtra pas ? Surprise dans une *« belle révérence à l'absurdité. »* •

Superbe Catherine Vasseur au milieu des cages. *Photo Samuel DUPLAIX*

M. Pl.

Ce soir et demain, à 20 h 30, au Périscope, 4, rue de la Vierge. Tarifs : 14 €, 9 € et 6 €. Tél. 04 66 76 10 56. Co accueil ATP.

La Gazette de Nîmes, le 4 décembre 2008

L'

"De mes yeux, la prunelle" de Jean Cagnard interprété par Catherine Vasseur. Jeudi 4 à 19h, vendredi 5 et samedi 6 décembre à 20h30 au Périscope.

Théâtre Grossesse à long terme

Soixante-trois mois ! C'est long, une grossesse de cinq ans et trois mois. Dans *De mes yeux, la prunelle*, pièce de Jean Cagnard présentée ce jeudi 4 au Périscope, la comédienne Catherine Vasseur nous raconte en un long monologue cette aventure surréaliste. D'abord dans sa cuisine. *"Elle nous dit son bonheur tranquille avec celui qu'elle appelle La Personne"*, explique l'auteur, également metteur en scène. Cet homme est invisible, mais il est question d'amour entre eux. Par la suite, *"La vie ne pouvant rester en l'état, elle est sublimée"* : Ils attendent un enfant qui *"sera au sommet de nos ressemblances : 50-50. La prunelle de mes yeux"*, raconte La Femme. Mais voilà, *"le ventre fait des siennes, les mois passent et l'enfant ne naît pas."* Pire, dès le dixième mois, il devient autonome et quitte régulièrement La Femme pour parcourir le monde. Et plus il revient pour lui donner de ses nouvelles, moins elle est capable d'accoucher ! *"Au vingt-cinquième mois, on sonne à la porte*, rapporte La Femme. *Mon ventre est là, entre deux flics, menottes aux poignets."* Au final, elle trouve le moyen, extraordinaire et simple à la fois, de la délivrance, en confiant sa grossesse à l'Homme... Pour l'auteur, on peut voir dans ce refus de mettre au monde tout simplement la fin de notre mode de société, de l'humanité. *"À quoi bon continuer à faire des enfants si nous détruisons leur espace vital ? La question est posée, à chacun d'y répondre."*

CLAIRISABELLE VAUCONSANT

La Marseillaise, le 3 décembre 2008

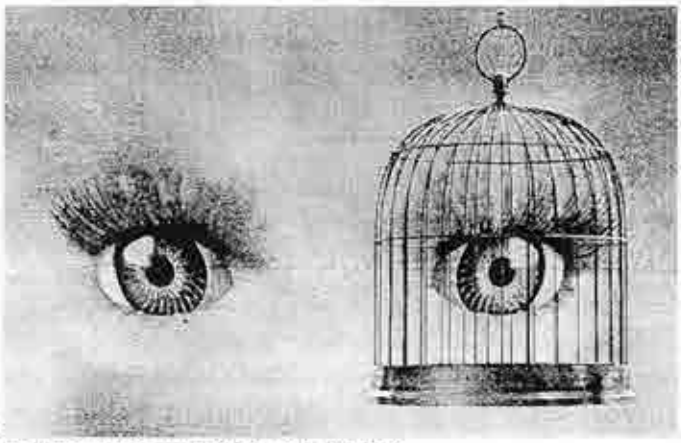
Au Périscope. En coproduction avec l'ATP, quelques soirées autour de la création 2008 de la compagnie 1057 Roses, « De mes yeux la prunelle ».

Un heureux mais très long événement

■ Écrit et mis en scène par Jean Cagnard (né en 1955 dans le Calvados, auteur de romans, de nouvelles, de recueils de poèmes) avec sur les planches une seule actrice mais pas des moindres. Elle a du poids : C'est à Catherine Vasseur de porter sur ses solides épaules ce monologue pour une femme qui met en scène un événement atypique : une grossesse qui ne dure pas moins de soixante trois mois. Cinq ans pour mettre bas, c'est difficile d'imaginer, même un éléphant n'en demande pas tant.

Retour pour l'instant à la case départ où une espèce de Jeanne Dielman (celle qui habite au 23 quai du commerce à Bruxelles et sur laquelle la cinéaste Chantal Akerman fait peser des plans fixes on ne peut plus rares, dos à l'évier en temps réel en train de laver la vaisselle)

On comprend alors pourquoi la femme se prend à soliloquer dans la cuisine. C'est le cas de l'héroine de Jean Cagnard qui évoque (ou invoque ?) en « La Personne » son mari (ou tout au moins le géniteur dixit le texte) qui apparemment, brille par son absence, tout investit qu'il est dans son job. Le leitmotiv de la dame : l'amour, toujours l'amour et le fruit d'icelui qui ne saurait tarder



De mes yeux la prunelle de Jean Cagnard

Enceinte par métaphore

Mais c'est trop vite aller en besogne car la grossesse de la femme sera plus longue qu'un jour sans pain : jugez plutôt : 63 mois. Mais entre temps le ventre prendra son envol pour ramener les nouvelles du monde qui lui est gros d'on ne sait trop, qui attend lui aussi sa délivrance.

Jaillissent alors les questions : à quoi ressemblera la progéniture ? Y a t-il péril en la demeure terrestre où les fées se pencheront-elles enfin sur son berceau ? Et si l'on stockait encore un peu l'enfant à l'intérieur pour éviter une éventuelle catastrophe.

Solution contre-nature : la femme propose tout simplement l'opération parturition à l'homme « comme on passe un fardeau trop lourd ». Le ventre quoiqu'il en soit, ne manque pas d'intelligence et va en apprendre au point de désarmer, un terme qui va prendre tout le sens qui aura de quoi surprendre. Vous salivez ?

Il y a de quoi, n'en doutez pas...

M&J.LATORRE

▲ Au Périscope jeudi 4 décembre à 19h, vendredi 5 et samedi 6 à 20h30

Le Matricule des Anges N°79, janvier 2007

L'enfant du monde

Trois pièces de Jean Cagnard viennent d'être publiées. L'occasion de découvrir ce dramaturge-poète qui « s'envole » en écrivant.

JEAN CAGNARD
LES GENS LÉGERS et **L'AVION** (suivi de) **DE MES YEUX LA PRUNELLE**
Éditions Espaces 34
80 et 62 pages, 12 et 11 €

« Je suis né à Colombelles, dans le Calvados, en 1955, pas loin de la mer, tout près de la métallurgie. À un moment donné, il fallut grandir d'une manière et c'est là qu'interviennent ces dix années mouvementées (petits boulots, petits toits sur la tête…) consacrées sans le savoir à chercher l'orifice de l'écriture. Depuis, je me suis stabilisé entre deux densités, la maçonnerie, les chantiers et un autre jeu de doigts, plus léger. Cela me prend à la rencontre des épaules, comme des vagues d'étrave construites par l'effort physique (pelle, truelle, pelle…), partant de l'articulation des bras vers la colonne vertébrale, où deux monticules se rejoignent – les muscles ? – et gonflent à l'endroit de la germination des ailes. Ensuite, lorsque j'écris, je m'envole. »
Voilà une présentation de Jean Cagnard par lui-même, histoire justement de ne pas trop le situer.
Auteur de roman, puis de nouvelles, le théâtre s'est invité selon lui par des adaptations des deux genres précédents, avant de devenir prioritaire, la poésie traçant, pendant ce temps-là, son chemin librement. Le théâtre de Jean Cagnard est très singulier, peut-être parce que le poète et le dramaturge dialoguent en permanence. Cela donne des textes aux images étonnantes, aux associations étranges, avec beaucoup d'humour, d'onirisme, de fantaisie, même dans la plus grande gravité. Ses pièces proposent toujours un décalage qui nous amène à envisager, regarder et entendre le monde et les humains autrement.
Les Gens légers est une pièce pour marionnettes. Au début, il y a un départ en train, puis un homme et une femme observent un petit tas de cendre, ce tas leur faisant penser à plusieurs proches. Il va devenir énorme au fil de la pièce. Peut-être à cause de cet homme qui rétrécit continuellement le ciel avec une grosse manivelle, sous les yeux d'une petite fille qui ne cesse de le questionner. Le démarrage du texte paraît drôle presque tendre, jusqu'à ce que l'on comprenne qu'il s'agit en fait des trains de la déportation. *« Comment parler avec une somme inédite de cadavres dans la bouche ? »*, s'interroge Jean Cagnard, faisant le pari de la poésie pour dépeindre l'âme humaine.
Le second recueil comporte deux monologues *L'Avion* et *De mes yeux la prunelle*. *L'Avion* est un magnifique cri d'amour d'un homme pour une femme qui est partie. Il la cherche par tous les pores de la langue, du coup la langue en trébuche de trop de manque, elle *« navirage »*. L'homme nous décrit la femme pour essayer de mieux la retrouver. Il n'arrête pas de nous décliner cette question : *« L'as-tu vue ? Une femme avec un avion près d'elle qui attend ? »* Avec suffisamment d'humour et d'invention pour que le texte ne tombe jamais dans le pathos.
De mes yeux la prunelle est un texte très surprenant, fantastique. 1057 roses furent nécessaires à son écriture selon son auteur. Un premier temps raconte la rencontre amoureuse avec La Personne. Un deuxième temps débute par *« Un jour, ce sera un mercredi, nous aurons un enfant »*. Seulement le *« ventre »* fait des siennes, les mois passent et l'enfant ne naît pas. Ainsi *« au vingt-cinquième mois, on sonne à la porte. Mon ventre est là, entre deux flics, menottes aux poignets »*. C'est au quarantième mois que le ventre disparaît sans laisser d'adresse. Un troisième temps voit le ciel se remplir de têtes d'enfants. *De mes yeux la prunelle* est à la fois une parole très intime avec un rapport au monde oppressant et pourtant tendre. L'auteur pose avec légèreté cette question grave : *« Quel sera l'enfant du monde finalement ? »*

L. Cazaux

La chambre à air

Création 2007

Entre les cuisses de la mère, à peine égoutté de la surprise d'être vivant, il est assez évident que l'existence sera une suite de gestes et de paroles tournant sur eux-mêmes, à commencer par les fondamentaux comme manger, dormir, évacuer, manger, dormir, évacuer... Car c'est bien la répétition qui vient à bout de nous finalement, habitants du cosmos, qui nous rend fous et nous foudroie. Non ?

Chaque matin lorsque nous nous levons, il y a ce défi incroyable au pied de notre lit qui consiste à faire de la journée une nouveauté. Ce n'est pas du gâteau.

C'est cela : comment échapper à la folie du recommencement? Heureusement, des solutions existent. Elles nous seront vantées. Ne doutons pas d'y trouver un grand soulagement.

- Texte, mise en scène, scénographie : Jean Cagnard
- Jeu : Catherine Vasseur
- Lumière: Nanouk Marty

- Co-production: Cie 1057 Roses, Théâtre d'Ô - Montpellier
- Conseil Général de l'Hérault

- Diffusion / production : Paul-Marie Plaideau -

Midi Libre, le 27 janvier 2008

"La chambre à air" : Jean Cagnard refait le monde

Ah, ça, il ne manque pas d'air, Jean Cagnard, pour se lancer, là, tout de suite, devant nos yeux écarquillés à en sauter de leurs orbites, dans une cosmologie rapportée au quotidien le plus journalier (et inversement) ! « *Conférence astronomique de cuisine interne par la voie révolutionnaire* », annonce d'ailleurs d'emblée Catherine Vasseur, comédienne en robe de chambre, surprise dans l'intimité de son intérieur pas meublé mais joliment tuyauté. Elle ne joue pas. Eh, c'est que c'est du sérieux, cette affaire ! Elle explique en effet (chambre à air à la main) le cycle sans fin de la vie. Enfin, sans fin, pas tout à fait : il nous resterait, si l'on a bien suivi, trois milliards d'années avant que le soleil et tout ce qui orbite alentour, nos yeux compris, aillent faire deux, trois critiques au Créateur… Ça nous laisse le temps pour aller faire les commissions et, éventuellement, finir aplati sous le rouleau compresseur de notre quotidien. « *C'est la répétition qui nous tue* », lâche la délirante consœur du docteur Cyclopède, avant de cligner de l'œil : « *Eh, gens du théâtre, aparté !* » Vous suivez ?

Bref, *La chambre à air* débute donc par un exposé, aussi clair que du jus de boudin, de la dramatique réalité du ronron quotidien qui tourne en rond-rond. Ce qui, résumé, donne quelque chose comme : « *Manger, sploch, travailler, manger, travailler, manger, sploch, bisous, dormir, manger, sploch…* » Ad nauseam.

Sploch ? Ben, oui, évacuer. Les commissions, la petite, la grosse, sans lien de parenté avec les susmentionnées. En attendant, cela nous vaut la plus improbable séquence romantique : notre docte hôtesse rejoignant au ralenti (sur la musique d'*In the mood for love* !) les cagoinces et jouissant littéralement de la délivrance de son passé. Vous êtes prévenus… Du reste, plus loin, ce conseil, en substance : « *Il y a le miroir qui te dit l'extérieur et l'étron qui te dit l'intérieur… Donc, carcasse, prend autant de soin aux toilettes qu'à ta toilette.* » A méditer.

Catherine Vasseur, un numéro !

Non contents de décrire scientifiquement (plus ou moins) l'aliénation du recommencement, Jean Cagnard et Catherine Vasseur entendent en effet proposer des solutions. Certes, délicates à mettre en œuvre, mais absolument désopilantes dans leur énoncé ! Et, au final, joliment morales, généreusement humanistes.

Vous l'aurez donc compris, on est ici loin de la densité essentielle de Jean-Marc Bourg, comme de la prosodie parfaite d'Emmanuel Darley. La création des duettistes de la compagnie 1 057 roses se situe dans un registre plus décontracté-décontractant ; ce qui ne lui empêche ni les étincelles de génie ni les pétarades de folie. A la vérité, cela les favoriserait plutôt. Épatant, sans faute de frappe ! •

J. Be

La valise qui contenait des chiens

Création 2006

Voilà deux personnes derrière une table. C'est bien une lecture qui commence. De la bonne vieille écriture sur du papier. Des nouvelles, pour être précis. Mais bientôt, le langage quitte la bouche des lecteurs pour devenir concret entre leurs mains, une sorte de condensation, la parole construit sa réalité, son décor, avec de la matière, des objets, des indices; il y a maintenant à écouter et à voir : le son fait des images et la page des explosions. Car le texte, c'est chose connue, possède des ultrasons que recueillent les chiens et on n'ignore pas comme ces animaux se tiennent étrangement à table. Pour être dans le ton, on peut amener le sien.

« Chaque jour, l'homme va à la rivière et s'assied sur un tabouret métallique dans le courant rapide de la petite cascade. Là, de la poche intérieure de sa veste, il sort un livre et commence de lire parmi les éclaboussures, l'écume et le rebondissement des lumières... »

Texte: Jean Cagnard

• Conception - Réalisation - Jeu : Catherine Vasseur et Jean Cagnard

• Lumière: Nanouk Marty

• Remerciements à : Annie et Philippe, Christiane, Léo

• Co-production : Cie 1057 Roses, Théâtre Le Périscope - Nîmes

• Diffusion/production : Paul-Marie Plaideau - Tél: 06 10 02 20 40

La Gazette , le 26 janvier 2006

► A L'AFFICHE

"La valise qui contenait des chiens", de et par Jean Cagnard, avec Catherine Vasseur. Ces jeudi 26 et vendredi 27 au Périscope.

Théâtre : Jean Cagnard, l'image des mots

"L*a première chose que fit l'homme après la mort de sa femme fut d'acheter des yaourts. (...) Pendant la cérémonie religieuse, l'homme les tint bien en main, sans démonstration mais fermement.".* Dans le recueil de nouvelles *L'Homme, l'homme, l'homme et l'homme,* Jean Cagnard réunit à merveille le tragique à l'absurde. Ce jeudi 26, au Périscope, il fait une lecture très imagée de ses textes, des instants de vie, dans *La valise qui contenait des chiens*.

Plus qu'un spectacle, c'est un voyage original autour de son écriture auquel le spectateur assiste. *"L'écriture de Jean Cagnard à la particularité d'être extrêmement riche en images,* précise Catherine Vasseur, complice de l'auteur pour la mise en scène et l'interprétation. *Pour donner une autre perception de ses textes, nous avons choisi d'ajouter à la simple lecture un côté visuel, par l'accumulation d'objets très simples sur la table derrière laquelle nous nous trouvons à lire."* Ainsi apparaissent un buste de Marylin, pour évoquer une femme dans une nouvelle, la beauté dans une autre. Puis un cadre, des bocaux, des branches... *"Il ne s'agit pas d'illustrer les textes,* précise Jean Cagnard, *mais de créer une résonance entre le visuel et le textuel. D'accéder à un niveau plastique sans que cela soit de la redondance."* Un spectacle charnière pour l'écrivain, qui avait toujours vu ses textes mis en scène et interprété par d'autres que lui. Et qui s'apprête à diriger Catherine Vasseur dans sa prochaine pièce, *De mes yeux la prunelle.*

CLAIRISABELLE VAUCONSANT

Midi libre, le 27 janvier 2006

Vu **L'extra-ordinaire naît de si peu de choses**

Pas facile de mettre de la poésie en scène et de l'absurde allez donc… L'écrivain Jean Cagnard est un adepte des deux. Il s'y plonge avec bonheur, comme un chien qui se jetterait à l'eau pour éclabousser tout autour de lui. Il y va sans peur et on ne risque pas de lui en faire reproche. C'est si rare de voir toucher du doigt ce point terrible où l'homme est aberrant de douleur et de renoncement. « *Il ne s'est rien passé* », est l'ombre qui plane derrière chaque drame humain. Les gestes anodins, quotidiens, basculent doucement dans le délire, la folie - comme un couteau entrerait lentement dans la chair - mais sans un cri, et cela tire au spectateur des sourires. Hier soir, au Périscope, des objets tissent leurs toiles et l'univers de l'écrivain prend forme, dans les mots et l'installation plastique fabriquée en direct. Sans être illustrative, cette œuvre devient de plus en plus chargée de bricoles sorties de trappes invisibles en même temps que le texte attrape les consciences, par surprise, pour les tenir dans un poing. Pour dire et faire, Jean Cagnard et sa complice comédienne Catherine Vasseur servent, avec recul et légèreté, une vision du monde tragique où la chair omniprésente est à vif mais où personne ne voit rien. ●

M.Pl.

▸ Ce soir, à 20 h 30, au 4, rue de la Vierge. Tél. 04 66 76 10 56

Midi libre, le 25 janvier 2006

Ecriture **Deux pour 1 057 roses et une valise de chiens**

« J'ai fait boire à ma mère *un verre de vin, ensuite tout est allé très vite, ma mère n'a plus cessé de me parler de lui et chaque fois qu'elle prononçait son nom, une partie de son corps rejoignait le sol et il m'était de plus en plus difficile de rester assis sans rien faire d'autre que l'écouter et regarder les morceaux de son corps qui tombaient* » : les mots de l'écrivain Jean Cagnard sont comme ça, du plomb qui prend des airs de plumes au détour de situations déroutantes. « *La vie est belle mais fondamentalement l'homme est tragique. L'écriture de Jean fonctionne par échappées belles. Pour supporter cette réalité, il décale par l'image, par l'humour* », remarque la comédienne Catherine Vasseur, sa compagne, aux côtés de laquelle on verra l'écrivain lui-même, sur la scène du Périscope, demain et vendredi.

Au Périscope, la comédienne Catherine Vasseur et l'écrivain Jean Cagnard. *Photo José MUNOZ*

Car la forme du spectacle *La Valise qui contenait des chiens*, entre lecture et théâtre d'objets - mais sans manipulation - permettait la mise en place de ce tandem complice. C'est d'ailleurs pour ce spectacle qu'a été créée leur compagnie 1057 roses, il y a peu.

« *Nous n'avons cessé de nous interroger sur l'imbrication de l'écriture textuelle et l'écriture visuelle. Nous ne voulions pas tomber dans l'illustratif mais plutôt proposer des paysages, des tableaux où le spectateur serait libre d'entrer* », remarque l'écrivain, dont on a vu des œuvres montées régulièrement au Périscope. Une manière pour Jean-Pierre Wollmer, le directeur du théâtre de la rue de la Vierge, d'installer dans la durée son soutien aux écritures contemporaines.

« *Je me sens un peu ici chez moi. Jean-Pierre Wollmer a une certaine confiance en mon écriture. Avec lui, on se sent accompagné. C'est rare et précieux* », ajoute celui qu'on a pu voir, comme Catherine Vasseur, lors de l'événement *Les Agités du bocal*, en 2001 ou pendant le Printemps des poètes, constituant une brigade de poésie, à Pissevin ou Valdegour. Mais son écriture a été mise en scène, également, au Périscope, avec *Je pars*, pour le jeune public, *Dans ma philosophie*, théâtre clownesque ou *Je vous laisse 20 secondes* par le théâtre de la Remise, le 13 janvier dernier.

> Une complicité avec le Périscope depuis des années et plusieurs spectacles

Pour *La Valise qui contenait des chiens*, deux résidences, une l'an dernier et une qui vient de se terminer, auront été nécessaires à Nîmes : « *La première fois, nous voulions vérifier que l'association texte-objets tenait le coup. Cette fois, nous avons cherché l'équilibre entre le tragique et la légèreté, entre ce qu'on raconte et comment.* » Avec toujours ce même réalisme noir… mais diablement joyeux. •

Muriel PLANTIER

▸ Demain à 19 heures et vendredi 27 janvier à 20 h 30, au Périscope, 4, rue de la Vierge. Tél. 04 66 76 10 56. Durée : une heure. Tarif : de 5 € à 10 €.

Midi libre, le 12 janvier 2006

Théâtre **Jean Cagnard à l'honneur au Périscope**

C'est autour de l'écriture de Jean Cagnard, auteur dramatique qu'on apprécie beaucoup du côté de la rue de la Vierge (1), que le théâtre du Périscope lève le rideau de la deuxième partie de sa saison 2005-2006.

Premier des deux spectacles à l'affiche d'ici la fin du mois, *Je vous laisse 20 secondes* parle de la rencontre, de la quête de soi, de confrontation en confrontation.

Quatre personnages se projettent dans le monde. "La femme-vêtement" parcourt le monde à la recherche de l'homme de sa vie. "L'homme des hauteurs" ne veut plus poser les pieds au sol. Il souhaite s'élever, quitte à piétiner les autres. "L'homme-bidon" cherche son frère, un bidon vide à la main. "La femme en noir" erre, d'aspiration en aspiration, entre les extrêmes de la cruauté et de la bonté.

Chacun a vingt secondes pour réussir sa vie. Vingt secondes qui déterminent une attitude générale et persistante. Ce sont les vingt secondes de l'enfance, de l'adolescence, de la trentaine... Bertrand Cabioch et Marion Coutarel assurent la direction artistique de ce spectacle présenté par le théâtre de la Remise. Ils en sont également les interprètes aux côtés de Cédric Marillat et Delphine Maurel.

"Je vous laisse 20 secondes", demain soir.

Les 26 et 27 janvier, Jean Cagnard lui-même et Catherine Vasseur reprendront un spectacle de la compagnie 1 057 roses, créé en mars dernier dans le cadre d'une résidence au Périscope, *La valise qui contenait des chiens*. Du théâtre d'objets tiré de plusieurs nouvelles de Jean Cagnard. Cela commence comme une lecture, puis le langage quitte la bouche des comédiens pour devenir concret entre leurs mains. Et voilà que la parole construit sa propre réalité, son propre décor... •

M. C.

(1) Une rencontre avec l'auteur est organisée aujourd'hui à Carré d'art. Lire dans l'agenda ci-contre.

"Je vous laisse 20 secondes", demain soir, 20 h 30.
"La valise qui contenait des chiens", jeudi 26, 19 heures, et vendredi 27, 20 h 30, au Périscope, 1, rue de la Vierge.
Places de 5 à 10 €.
Renseignements : 04 66 76 10 56.